

LA DIONYVERSITÉ

LA COOPÉRATION DES IDÉES

Albert Robida,
l'athlète de la
caricature

5 décembre 2010

Site : www.dionyversite.org – Contact : dionyversite@orange.fr

ALBERT ROBIDA, “ L'ATHLÈTE DE LA CARICATURE ”

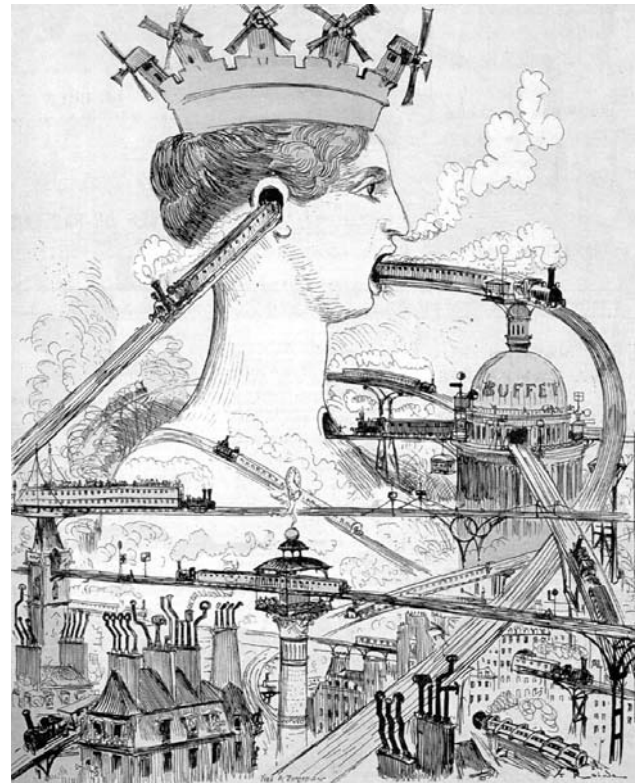
Dessinateur, lithographe, aquafortiste, caricaturiste, journaliste et romancier, Albert Robida (1848-1926) fait partie de ces rares talents boulimiques qui, à la manière d'Alexandre Dumas, ont littéralement inondé leur époque d'une production des plus diverses et, forcément, d'une qualité inégale.

Mais ce qu'il nous en reste sans doute de plus marquant est une formidable capacité d'invention et d'anticipation mises au service de l'humour et de la critique...

L'œuvre de Robida dépasse de loin sa seule production de presse, aussi volumineuse soit-elle. Souvent comparé à Balzac, avec lesquels il partage un goût immodéré pour les projets pharaoniques, Robida laisse une somme illustrée abondante, partagée entre la représentation des vieilles pierres et l'évocation iconographique des innovations techniques à venir, manifestant comme Jules Verne intuition et sens inné de l'anticipation.

C'est par sa trilogie d'anticipation : *Le Vingtième Siècle* (1883), *La guerre au vingtième siècle* (1887), *Le Vingtième siècle - La vie électrique* (1890), que Robida ancre sa popularité définitive, poursuivant en volume une veine déjà éprouvée dans les pages de *La Caricature* des premières années. Le métro – appelé “tube” –, les engins volants, les bombardements, les rayons X, les pilules alimentaires, les machines à apprendre, les technologies de communication (en particulier le “téléphonoscope”), se veulent moins une anthologie pittoresque que des mises à distance critique des innovations techniques et une réflexion sur la modernité.

Ses couvertures, double pages, ou suppléments illustrés ne regorgent pas seulement de la fantaisie d'une imagination féconde, soutenue par une force de travail sans doute inégalée dans le monde du satirique pourtant riche en la matière : ils imaginent certains développements sociaux à venir, en particulier la promotion



“L'embellissement de Paris par le métropolitain”,
couverture de *La Caricature* n°338, juin 1886

LES DIMANCHES AU MUSÉE

conférences-débats présentées par Laurent Bihl
au Musée d'art et d'histoire de St-Denis

■ 3 octobre 2010

L'Assiette au beurre, les images de la révolte
avec Michel Dixmier

■ 7 novembre 2010

Flic ou contre-flic ?
Raoul Rigault, un communard controversé

■ 5 décembre 2010

Albert Robida, l'athlète de la caricature

sociale des femmes, le tourisme de masse ou même la pollution. Tout en se plaisant aux plus audacieuses mises en images du futur, c'est également un dessinateur du présent, et des plus doués. « *Albert Robida apparaît comme un journaliste et un chroniqueur incisif [...], rappelle Daniel Compère. Dans Le Dix-neuvième siècle, c'est toute une époque qu'il fait défiler dans une véritable "revue".* » (1).

Cette mode de la littérature “panoramique” (Walter Benjamin), à demi humoristique et à demi sur l'auto réflexion, date déjà de la décennie précédente et du dessinateur Touchatout dans sa saisissante *Histoire Tintamarresque* (2), Robida porte le genre à la quasi

perfection, avec une nuance rétrospective, en particulier dans *La Caricature* (3). Il y jouit en effet d'une liberté totale, qu'il s'agisse du fond, du format ou même, semble-t-il, le budget.

Une vie consacrée au dessin

Notre dessinateur naît le 14 mai 1848 à Compiègne, dans une famille de menuisier. Sa mère est alsacienne. Aîné de quatre enfants, il quitte l'école à l'âge de douze ans, après s'être vu refuser le moindre cours artistique pour cause de myopie précoce. Il apprend les rudiments du dessin en autodidacte avec le concours d'un vieux lithographe suisse, ami de la famille. Le jeune homme intègre une étude notariale de Compiègne où il exerce comme clerc, couvrant la plupart des papiers de croquis. Après avoir découvert un volumineux carnet de caricatures sur le personnel de la maison, manifestement exécutées durant les heures de travail, son patron le renvoie de l'étude, non sans un mot de recommandation à l'adresse d'une de ses relations, le comte de la Noé, alias le dessinateur satirique Cham, alors très en vogue. Celui-ci fréquente régulièrement les réceptions impériales données au château de Compiègne, auxquelles il croise la bonne société de la ville. Le jeune Robida, âgé de dix-huit ans, se présente donc au journal de Cham, *Le Journal amusant*, organe favorable au pouvoir et dirigé par Eugène Philippon. Il publie son premier dessin le 24 novembre 1866, c'est-à-dire au début d'un assouplissement notable en matière de presse de la part du pouvoir politique fragilisé. L'Exposition Universelle de 1867 dynamise le monde de la presse satirique, comme ce sera plus tard le cas en 1879, 1889 ou 1900. Robida enchaîne les participations au *Paris-Caprice*, au *Journal des Bals Masqués* ou à *La Satire Illustrée*, déployant déjà cette aptitude à un rythme de travail jugé "effroyable" par ses congénères.

« Parmi ces journaux, il faudrait citer *La Parodie* où Robida travaille avec le caricaturiste André Gill dont il a fait la connaissance au *Journal amusant*, sans oublier *Paris-Comique* et *Le Polichinelle* où, dès 1869, il donne ses premiers dessins d'anticipation sur la guerre au XXe siècle. » (4)

Si l'on ajoute *La Charge* et *L'Image*, cela fait tout de même une collection de neuf titres en collaboration pour trois années, ce qui indique des débuts pour le moins tonitruants. Dans le même temps, il assure depuis 1867 la charge de secrétaire de mairie dans le 20e arrondissement et, de cette place privilégiée, approche de près Gambetta après le 4 septembre et durant le siège de la capitale. À partir de 1870, il croque avec avidité le plus de détails du blocus et de la Commune tout en se gardant bien de prendre position. Il donne, pour survivre, quelques dessins à des hebdomadaires d'information comme *Le Monde Illustré* ou *La Chronique Illustrée*. À force de crayonner en témoin, il finit par passer pour un espion, soupçonné tour à tour par les Communards, puis par les Versaillais. Dès la Semaine Sanglante achevée, Robida débute à *La Vie Parisienne* qui va faire sa première renommée. Il y explose d'inventivité (5) et finit par tenir la rubrique théâtrale illustrée. En 1872 et 73, *Le Monde Illustré* l'envoie comme correspondant à Vienne pour couvrir l'Exposition Universelle. Il y séjourne quelques temps et travaille du même coup pour le journal satirique



*"L'épidémie de colonisation",
couverture de La Caricature n° 203, octobre 1885.
Légende : "C'est une épidémie. Les Européens des diverses tribus,
pris de la maladie colonisatrice, se disputent l'honneur de faire goûter
aux nations non cultivées, les douceurs de notre culture (...)"*

Der Floch ("La Puce"), où il retrouve André Gill. À partir de 1876, Robida travaille essentiellement pour *La Vie parisienne* de Marcellin dans les pages de laquelle il forme les canons de son trait et prépare cette "*Grande Mascarade Parisienne*" qu'il publiera à grand bruit en 1880, juste avant de créer *La Caricature*. Robida a également ses entrées dans les grandes salles de théâtre parisiennes dont il couvre les spectacles en dessins pour *La Vie Parisienne*.

"La Caricature"

C'est en 1880 qu'il s'associe avec un ami, coéditeur de Dreyfous, Georges Decaux, pour relancer le titre glorieux des années Philipon, en 1830, *La Caricature*. Ce titre que Philipon a opposé par trois fois aux foudres de la censure (1835, 1838, 1839), repris par Pilotell en 1870, sans lendemain pour cause d'exil politique à Londres en mai 1871, relancé par Georges Lafosse et le dessinateur Pépin en 1877 pour un retentissant échec... C'est peu dire que l'héritage est lourd à porter !

« *La Caricature* est l'œuvre maîtresse de Robida et représente un véritable tour de force hebdomadaire qu'il va poursuivre pendant plus de dix années pour laisser définitivement la place à Ernest Kolb après le 25 juin 1892. » (6)

Robida ne tente en aucun cas de s'inscrire dans le sillage de ses glorieux prédécesseurs, et s'efforce plutôt de combiner ce qui a fait son succès à *La Vie Parisienne* à savoir la critique théâtrale en images, l'évocation de la "*Mascarade Parisienne*", dynamisé par la permissivité nouvelle en filigrane de la grande loi sur la presse alors

en préparation. Ce faisant, Robida révolutionne cette caricature qu'on ne qualifie pas encore "de mœurs". Il est à la fois rédacteur en chef, administrateur, collaborateur unique de vertigineux numéros spéciaux et reste constamment en phase avec l'actualité de son temps, que ce soit dans le registre politique, sociale ou artistique. Il y a à la fois l'intention de coller au temps présent, mais tout autant de se servir du trait satirique pour dessiner une chronique en image de la contemporanéité.

« C'est plus particulièrement dans *La Caricature*, cette feuille défunte hélas, que Robida s'est affirmé en maître, désireux de traiter l'actualité non seulement pour amuser les contemporains, mais aussi pour instruire et égayer les descendants. » (7)

Cette intense activité se poursuit jusqu'en 1885, année à partir de laquelle il prend de plus en plus de champ, épaulé par un lieutenant de Decaux, Ernest Kolb, qui finit par le remplacer complètement en 1892. Mais Robida s'est déjà nettement éloigné de "son" journal, sa collaboration ne devenant que rare et épisodique à partir de 1889 (8). Dans l'intervalle, Robida a également participé à l'aventure du *Chat Noir* de Salis, pour lequel il compose le vitrail de la grande salle du second établissement de la rue Laval en 1884, collaborant aussi au journal et illustrant en partie *Les mirifiques et esbaudissants Contes du Chat Noir* en 1891 (9).

Un visionnaire

« Pendant l'été 1889, Albert Robida met au répertoire du *Chat Noir* une pièce d'anticipation *La Nuit des Temps* ou *L'Elixir de rajeunissement*. Cette pièce en deux actes et quarante deux tableaux, avec une musique d'Albert Tinchant, est de la même inspiration que celle de Jules Verne, c'est-à-dire une anticipation du futur avec des avions et des téléphones. » (10)

Une fois encore, il y a intimité des satiristes avec la mise en jeu et en spectacle de leurs œuvres dessinées. On retrouve aussi Robida de temps à autres au *Courrier français*. Sa production de *La Caricature* trouve une seconde vie par les albums luxueux publiés par Georges Decaux, comme *le XXe siècle* (1882), *La guerre au XXe siècle* (1887) ou *La Vie Electrique* (1890).



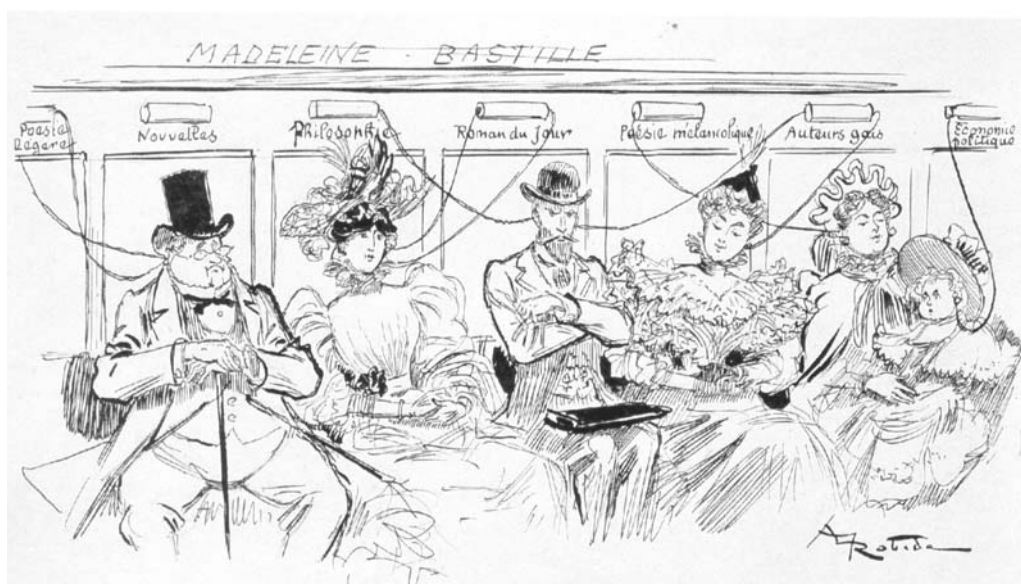
"Le coup d'état féminin", *La Caricature* n°42, octobre 1880, détail de la couverture

À partir des années 1890, Robida s'oriente vers la rédaction et l'illustration d'ouvrages, ou la publication de volumineux albums sur la France d'autrefois, *La vieille France* (11). Entre 1895 et 96, il publie aussi deux superbes cartonnages *in quarto* consacrés à Paris, parus à la *Librairie illustrée* désormais sous la direction de Georges Mongrédien. C'est dans une veine identique qu'il se lance en 1899 dans une reconstitution du Paris d'autrefois en grande nature, destinée à l'Exposition Universelle. Le projet voit le jour en temps et en heure, sur les berges de la Seine, entre le pont de l'Alma et la passerelle Debilly, un peu à l'écart, pour un four à peu près total (12).

Est-ce la raison pour laquelle la signature de Robida se retrouve de nouveau en couverture des périodiques satiriques illustrés ? À l'instar des satiristes de sa génération, il semble pourtant assez perplexe sur la transformation de la presse caricaturale en presse légère et humoristique :

« Ce que je pense de la caricature actuelle ? Mon Dieu ! Qu'elle tourne un peu vers une observation triviale par parti pris, vers tout un système de laideur. » (13)

Comme ses congénères de l'époque (Forain, Willette...), ce jugement acerbe ne l'empêche



Vignette extraite de "*Le Vingtième siècle*", 1883



"Tunis civilisé", détail de la couverture de
La Caricature n°188, août 1883

nullement de collaborer au *Rire*, au *Pêle-Mêle*, et dans une moindre mesure, à *La Jeunesse amusante*, *L'Assiette au beurre*, *La vie en rose...* Mais aussi le *Journal des voyages*. Ce parallélisme entre dessin pour adultes et œuvres pour enfants est une des clés de la démarche du dessinateur, qui nous intéresse en tant qu'initiateur d'un mouvement d'ensemble. Une grande partie des satiristes se consacra également à l'illustration enfantine, sans provoquer d'ailleurs le moindre débat, contrairement à leur production satirique parfois jugée "pornographique". Il crée pour *Le Petit Français illustré* une "Boîte aux lettres", en collaboration avec le dessinateur Christophe où, sous la forme d'une correspondance, ils rivalisent d'inventions les plus fantaisistes. Cette veine se prolongera durant cinquante ans, jusqu'en 1926 avec *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart* (14). Robida se lance également dans la publicité pour Angelo Mariani (lequel louera également quelques encarts dans *Le Courrier français*), dans l'affiche ou dans la carte postale.

Lorsque la guerre éclate en août 1914, un de ses fils est presque immédiatement blessé et amputé, un second meurt en septembre. Robida fait donc logiquement partie du *Rire Rouge*, résurrection du *Rire* sous la férule directe

CONFÉRENCES / DÉBATS



L'Université Populaire de Saint-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

de Félix Juven. En 1919, son roman *L'ingénieur Von Satanas* laisse peu de doutes sur un engagement germanophobe déjà perceptible chez Caran d'Ache dans *La Caricature*. Robida meurt à Neuilly en octobre 1926, deux ans après Steinlen et huit mois après Willette, ne laissant comme survivants d'une époque que Forain (mort en 1931). Le dessinateur lègue une œuvre d'une prolifération peu commune, avec une collaboration plus ou moins régulière à environ 70 périodiques durant près de 60 années (15). Son biographe Philippe Brun recense quant à lui un ensemble de quelques 60 000 dessins et gravures ainsi que 200 livres illustrés (16).

L'œuvre de Robida ouvre la porte à toutes les représentations futuristes qui anticipent les dérives sociales ou les vicissitudes du Progrès sanctifié par le profit ou le "court-termisme". C'est donc le point de départ de ce qui sera bientôt qualifié de "science-fiction", avec à la clé de ce nouveau genre un large éventail de dénonciation sociale ou de mise en perspective du temps présent. ■

(1) Daniel Compère : " Albert Robida aujourd'hui ", in *Albert Robida du passé au futur*, Daniel Compère (dir.), (Futuropolis 2006), p. 9.

(2) Léon-Charles Bienvenu. Publication en 1867 pour la revue éponyme, en 1872-1903 pour la sortie en volumes (six), et en 1874-1878 pour *L'histoire tintamarresque de Napoléon III*.

(3) Sur la tendance auto-réflexive développée par des auteurs comme Eugène Pelletan (*La profession de foi du XIXe siècle*, 1853) voir Alain Corbin (dir.) : *L'invention du XIXe siècle, le XIXe siècle par lui-même* (Klincksieck et Presse de la Sorbonne Nouvelle 1999)

(4) Philippe Brun : *Albert Robida, sa vie, son œuvre*, suivi d'une bibliographie complète de ses écrits et dessins (Promodis 1984), p. 14.

(5) Sous son nom ou différents pseudonymes comme Ralph, Roby ou Sem (à ne pas confondre avec le satiriste mondain du même nom, travaillant encore à Périgueux et Bordeaux à cette époque).

(6) Philippe Brun : *Albert Robida, op. cit.*, p. 22.

(7) Charles Donos : *Les Hommes d'aujourd'hui* n°451, 27 mars 1897, Albert Robida, accompagné d'un portrait de Robida par Émile Cohl. À noter qu'à rebours du texte, en 1897, *La Caricature* n'est pas encore une "feuille défunte", même si Robida n'y collabore plus depuis déjà cinq ans.

(8) Robida aura participé à un total de 652 numéros en 13 années de collaboration.

(9) En fait, la participation de Robida au journal *Le Chat Noir* se borne à un seul dessin, dans le n°353 du 20 oct. 1888, mais il a réalisé pour Salis une très belle affiche, plusieurs fois reproduite.

(10) Mariel Oberthür : *Le cabaret du Chat Noir à Montmartre* (Slatkine 2007), p. 105.

(11) Il est membre depuis 1886 de la Société des amis des monuments parisiens.

(12) Dans le même temps, la Maison du Rire vit un échec relatif.

(13) Propos recueillis par Émile Bayard in *La Caricature et les caricaturistes, op. cit.*, p. 318.

(14) Pour la partie "enfantine" de l'œuvre de Robida, voir Annie Renonciat : "Robida, auteur et illustrateur de livres pour la jeunesse", in *Albert Robida, du passé au futur, op. cit.*, pp. 145-154.

(15) L'estimation est de Sandrine Dorée : "Robida et la presse illustrée", in Roger Jouan (dir.) : *Voyages très extraordinaires dans le Paris d'Albert Robida*, p. 64. François Solo détaille, pour sa part, 71 titres comportant la signature de Robida in François Solo (dir.) : *Dico Solo*, pp. 568-569.

(16) Philippe Brun : *Albert Robida, op. cit.*

Les conférences-visites-débats du cycle "Les dimanches au musée" se déroulent au Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis 22bis, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris chaque premier dimanche du mois, de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART
ET D'HISTOIRE

SAINT-DENIS

